

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



Paris, 12 décembre 1865.

Les derniers jours de l'année 1865 nous laissent sous le poids de la plus grande épreuve que notre Société ait eu à supporter depuis sa fondation. Le paquebot du Cap vient d'arriver. Aucun de nos missionnaires n'a écrit par cette occasion. Il leur a sans doute été impossible d'en profiter. Le *Times* résume comme suit les nouvelles qu'il a glanées dans les journaux de la Colonie : « La guerre entre l'État-Libre et les Bassoutos s'est transformée en une série de petits combats n'ayant d'autre but que des enlèvements de bestiaux. Le chef Moshesh reste en possession de la montagne qui lui sert de résidence ; on n'essaie plus de s'en emparer. Des bandes de Boers de l'État-Libre et de la république du Transal font de fréquentes incursions dans son pays, et prennent tout ce qui leur tombe sous la main. Les indigènes, usant de représailles, en font autant de leur côté, et il est impossible de dire combien cet état de choses pourra durer. »

Qu'on se représente ce que doit être la position de nos missionnaires au milieu de scènes pareilles ! Si elles se prolongeaient longtemps, elles finiraient par leur rendre la vie impossible.

Mais la nouvelle tactique que les Boers ont adoptée semble prouver qu'ils désespèrent de subjuguier les Bassoutos, et qu'ils ne se proposent plus que de les appauvrir autant que possible. De part et d'autre, on devra bientôt se fatiguer d'hostilités qui ne sauraient aboutir à rien de définitif. Ainsi,

avec l'intervention de Dieu, l'excès du mal pourra hâter sa guérison. En ce moment, les grandes pluies périodiques ont commencé dans le Lessouto. Les torrents dont le pays est tout sillonné débordent, et les plus minces ruisseaux se transforment en rivières formidables. Pour une milice composée de chefs de famille, comme sont la plupart des Boers, c'est chose sérieuse que de mettre de telles barrières entre soi et des femmes et des enfants exposés à de fréquentes surprises. Espérons qu'il en résultera une suspension d'armes pendant laquelle on s'apercevra de part et d'autre que l'on s'est fait assez de mal.

Quoi qu'il en soit, continuons à prier et à nous attendre à Dieu. Nos missionnaires nous ont donné jusqu'ici un bel exemple de résignation et de foi. Une de nos jeunes sœurs, plus préoccupée des alarmes de ses parents que de sa propre position, leur adressait dernièrement les lignes suivantes : « J'espère que le Seigneur aura pitié de nous et de son œuvre, et qu'il fera bientôt cesser cette guerre. Oh ! qu'il est bon de le sentir près de soi dans des temps pareils ! Bien-aimés, soyez sans inquiétude. Celui qui nous garde ne sommeille point et ne s'endort point. Mon cher père, si je pouvais te faire partager le calme dont nous jouissons au milieu de l'orage ! Tu ne te douterais pas si tu pouvais nous voir, que l'ennemi est si près de nous. Et toi, tu ne dors plus, tu ne manges plus, tu ne penses qu'à nous et à tes pauvres Bassoutos ! Oh ! comme nous pensons à toi, comme nous prions pour toi ! Le Seigneur a voulu, je crois, humilier les chefs, et il les a, en effet, bien humiliés. Il paraît que le pauvre vieux Moshesh prie avec larmes, il crie à Dieu, il confesse qu'il a péché, et surtout en prenant des enfants de chrétiens pour les faire conduire à des cérémonies réprouvées par l'Évangile. Je crois qu'à cause de son œuvre, le Seigneur fera grâce à cette nation. Je ne saurais croire que juste au moment où les Bassoutos commençaient à se remuer, à évangéliser eux-mêmes leur pays, le Seigneur les abandonne.

Oh! j'espère bien encore vivre et mourir au milieu de mes Bassoutos, leur parlant de Jésus et de son grand amour. Nous avons, depuis près de trois mois, une douzaine de vieillards dans la maison, des aveugles, des boiteux, etc. Plusieurs d'entre eux ont été recueillis par mon mari près de la station, ne pouvant plus se traîner, abandonnés de leurs enfants. Comme le village a été brûlé, je les ai tous chez moi. Nous sommes aussi entourés de gens affamés.... Les enfants crient; on m'assiège. Toute notre provision de blé indigène est épuisée, j'ai encore du froment que je garde pour ma propre famille. C'est si triste de refuser, mais que faire quand on a aussi des enfants et qu'on ne sait pas quand et comment on se procurera d'autres provisions?... La famine qui va suivre cette guerre sera quelque chose d'horrible. Que le Seigneur nous soit en aide! Ne sachant plus que faire, nous nous sommes mis à cultiver des légumes, du maïs, des citrouilles, espérant que les Boers nous laisseront le temps de récolter! »

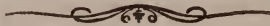
Justement ému des souffrances des chrétiens indigènes, le Comité a mis à la disposition des missionnaires dix mille francs pour faire venir de la Colonie des vivres, qui seront distribués aux plus nécessiteux. Ce secours est bien petit à après de ce qu'il faudrait pouvoir faire. Des collectes spéciales vont être organisées dans les temples et les chapelles de la capitale. Nous sommes persuadés que nos frères de la province et de la Suisse ne resteront pas en arrière, et que leur libéralité nous permettra d'adoucir de grandes souffrances, sans arrêter la marche de l'œuvre.

M. et Madame Jousse s'étaient proposés de repartir pour leur champ de travail le 10 de ce mois, mais le Comité a cru plus sage qu'ils attendissent l'arrivée de meilleures nouvelles. Au point où en sont encore les choses, tout porte à croire que nos amis ne pourraient pas pénétrer dans le Lessouto et se verraient obligés d'attendre indéfiniment dans la

Colonie ou sur la frontière, ce qui les exposerait à d'inutiles ennuis et à de grandes dépenses.

Nous avons à recommander aux prières de nos Églises M. et Madame Viénot qui vont à Taïti diriger les écoles récemment fondées dans cette île. Ils doivent s'embarquer à Southampton le 19 de ce mois.

On apprendra avec reconnaissance que le Seigneur a protégé M. Arbouset et ses filles, pendant leur long voyage, et les a ramenés en paix au milieu de nous. Nous laissons à notre frère le soin d'exprimer lui-même les sentiments qui remplissent son cœur, et d'exposer ses vues au sujet de l'œuvre dont les intérêts lui avaient été confiés. Puissent ses appels être entendus.



TAITI.

QUELQUES MOTS DE *M. Arbouset* AUX LECTEURS DU *Journal des Missions*.

Bien-aimés frères en Jésus-Christ,

Depuis le moment béni où commença ma carrière de messager de la croix, Dieu m'a accordé bien des grâces, même au plus fort de mes épreuves. Je le reconnais à sa gloire, confus, humilié de tant de bontés. Il y a trois ans, je ne savais pas que je dusse encore affronter les dangers de la mer, pour aller à nos antipodes travailler au relèvement d'une excellente œuvre qui menaçait ruine, et revenir du combat, au temps convenu, après avoir accompli ce que mon cœur désirait. Elles ont repris courage en nous voyant arriver, M. Atger et moi, et, sous le souffle du Seigneur, elles se sont ranimées, ces vieilles Églises indigènes du Protectorat français, en Polynésie, depuis si longtemps privées de pasteurs européens. Je les ai visitées toutes. Un synode les relie les unes aux autres. A sa septième session, elles ne comptaient